

La vie n'est pas ailleurs : *L'Est* d'Andrzej Stasiuk (2014)

Agnieszka KACZMAREK
Université de Poznań

Dans son roman *La Vie est ailleurs*, publié pour la première fois en 1973, Milan Kundera constate, que

[...] chacun regrette de ne pouvoir vivre d'autres vies que sa seule et unique existence ; vous voudriez, vous aussi, vivre toutes vos virtualités irréalisées, toutes vos vies possibles (ah ! l'inaccessible Xavier !). Notre roman est comme vous. Lui aussi il voudrait être d'autres romans, ceux qu'il aurait pu être et qu'il n'a pas été¹.

Cette façon de voir la vie souligne son caractère linéaire qu'aucune révolution ne peut modifier. L'existence est de nature narrative, tout changement n'est qu'un rêve non réalisé. La biographie d'un individu peut donc être considérée comme une vie parmi plusieurs vies possibles. Milan Kundera, en choisissant comme titre pour son roman la phrase prêtée à Rimbaud – « La vraie vie est ailleurs » – se place sous le signe de la mélancolie liée à l'impossibilité de vivre une autre vie, plus belle et meilleure. L'homme se heurte avec violence aux possibilités jamais réalisées, à son rêve de vivre le monde plus intensément. Malgré les rêves, la vie ne peut pas être abordée comme une citation qu'il est possible de déplacer dans un autre contexte. Un changement radical de vie ne produirait d'ailleurs qu'une apparence de plénitude qui cacherait en réalité la frustration et la déception.

1. KUNDERA, 1973, p. 337-338.

Parce que la vie réelle est ailleurs. Les étudiants arrachent les pavés de la chaussée, renversent des voitures, construisent des barricades ; leur irruption dans le monde est belle et bruyante, éclairée par les flammes et saluées par les explosions des grenades lacrymogènes²,

écrit Kundera. La révolution devait ouvrir les portes de la « vraie vie », une vie vécue plus intensément, tenant pour négligeable la vie menée jusqu'alors. Elle devait être une sortie de l'ombre. L'affirmation révolutionnaire de l'authenticité et de l'individualisme devaient signifier la fin d'un rêve absurde. La rhétorique du rêve, assimilée par les étudiants dont parle Kundera, s'exprimait également sur les murs :

Le rêve est réalité, écrivaient les étudiants sur le mur, mais il semble que ce soit plutôt le contraire qui est vrai : cette réalité-là (les barricades, les arbres coupés, les drapeaux rouges), c'était le rêve³.

Ce croisement du rêve et de la réalité est une utopie fondée sur un rêve impossible à réaliser, le rêve de vivre dans plusieurs mondes parallèles.

La littérature, elle, donne la possibilité de vivre plusieurs existences, notamment la littérature liée au voyage, à la nécessité de se déplacer et de remettre en cause ses habitudes. À l'opposé de Kundera, Andrzej Stasiuk constate : « Voyager signifie vivre. Et en tout cas avoir une vie double, triple, plurielle⁴ » (Stasiuk, 2009, p. 42). C'est le voyage, l'abandon du train normal de la vie et de ses habitudes, qui confère à chaque existence une nouvelle dimension, en la fortifiant, en l'approfondissant et en lui offrant l'occasion d'apprivoiser la différence. Le voyage procure des sensations ignorées auparavant.

Dans sa typologie des voyageurs contemporains, Tzvetan Todorov, à côté de l'assimilateur, du profiteur, du touriste, de l'assimilé, de l'exote, de l'exilé, de l'allégoriste, du désabusé, et du philosophe, définit le type du voyageur impressionniste⁵. Celui-là voyage sans éviter le contact avec les autochtones : il parle leur langue, il goûte leurs plats, il vit leur vie de l'intérieur. Il voyage parce qu'il a le temps. Il n'est pas pressé, il s'arrête autant qu'il le faut pour bien connaître un lieu. Ainsi, en voyageant, l'impressionniste donne corps à l'idée que la vraie vie

2. KUNDERA, 1973, p. 18.

3. *Ibid.*

4. *Podróżować znaczy żyć. A w każdym razie żyć podwójnie, potrójnie, wielokrotnie*, STASIUK, 2006, p. 39. Nous renvoyons toujours à ces deux éditions.

5. TODOROV, 1989.

est ailleurs. L'impressionniste est un individualiste focalisé sur lui-même, sur ses impressions et ses fascinations. Le voyage, en lui faisant visiter différents lieux et vivre différentes expériences, nourrit sa mélancolie et son désir de ce qui est souvent inexprimable.

L'écrivain-voyageur Andrzej Stasiuk, qui exprime son tempérament mélancolique dans son recueil *Fado*, correspond à ce portrait du voyageur-impressionniste. L'allusion à un genre musical portugais et à la *saudade*, souligne ce sentiment inexprimable, ce chagrin que personne ne comprend mis à part celui qui en est touché. Dans *Fado* Stasiuk constate :

Jednocześnie będę przypominał sobie wszystkie podróże, które tą samą trasą odbywałem w przeszłości. Ale na to wszystko będą się nakładają wspomnienia lektur o tych stronach, pamięć o pisarzach żyjących i zmarłych, literackie pejzaże i zdarzenia, które na równi z tymi realnymi, zza okna auta czy pociągu, tworzyły najtrwalszą i niepowtarzalną rzeczywistość. (Stasiuk, 2006, p. 38)

En même temps, je me remémorerais toutes les fois où j'ai fait ce trajet par le passé. Et à tout cela viendront se superposer des réminiscences de lectures sur ces contrées, le souvenir d'écrivains vivants et morts, les paysages et les péripéties littéraires qui, au même titre que les événements réels qui avaient lieu derrière la vitre de l'auto ou du train, formaient la plus durable et la plus inimitable des réalités. (Stasiuk, 2009, p. 41)

La façon dont Andrzej Stasiuk définit son propre lieu passe par le récit autobiographique et l'expérience du voyage, qui, selon lui, est une façon de concilier sa propre biographie avec l'espace⁶. Le monde de Stasiuk se situe entre les Beskides Niski et Varsovie, et, au-delà, il embrasse l'Ukraine, la Roumanie, la Hongrie... C'est un univers qui semble créé pour la littérature. Stasiuk se fait chroniqueur de ces régions : il consigne les histoires du passé, même si elles ont l'air parfaitement fictives. La notion de fiction est entendue dans ces histoires au sens que lui confère Clifford Geertz⁷, comme quelque chose de nouveau, de construit, une mise en forme qui n'est pas forcément mensongère. L'écrivain n'est pas un bon guide, il invente les contrées qu'il fait visiter à ses lecteurs. En voyageant, il puise des inspirations et ensuite il crée son univers. Il fabrique ainsi des « faux », des mondes

6. ANDRUCHOWYCZ & STASIUK, 2000, p. 85.

7. GEERTZ, 2005, p. 31.

issus de ses impressions, de ses souvenirs d'événements auxquels il confère un sens, à l'instar de W. Faulkner, qui a recréée dans ses romans un sud américain mythique ou de Juan Benet, qui a réinventé toute une région d'Espagne dans *Tu reviendras à Región*.

Dans un documentaire réalisé pour la télévision polonaise⁸, Andrzej Stasiuk constate que le voyage est devenu son métier : « Profession – voyageur dans le Sud », dit-il. Il se présente comme celui qui aime voyager plutôt qu'écrire des livres. L'écrivain emmène ses lecteurs et les spectateurs de l'émission au pays de son enfance⁹, de sa jeunesse, dans la maison de ses grands-parents, celle que ses parents déjà avaient quitté pour s'établir en ville. Pendant le trajet, au volant de sa voiture, Stasiuk évoque des images du Sud de l'Europe. Il s'agit d'un voyage sentimental, mélancolique qui mène vers un monde en train de disparaître. Les Carpates deviennent la matière du voyage et des livres. C'est un des espaces préférés de l'écrivain, l'espace dont il cherche à documenter la spécificité. Il s'efforce de sauver dans sa mémoire leur atmosphère, en les situant dans leur contexte historique et socioculturel. Cependant le Sud de Stasiuk ne correspond pas seulement aux Carpates, il embrasse aussi le Sud de la Pologne, la région des Beskides où il habite. Les contours de cette Europe sont donnés par un compas :

Między moim Wołowcem a Warszawą jest w linii prostej circa trzysta kilometrów. Oczywiście, nie mogę oprzeć się pokusie i wykreślam wokół Wołowca trzystukilometrowy krąg, żeby określić swoją środkową Europę. Linia biegnie mniej więcej Brześć, Równe, Czerniowce, Cluż-Napoka, Arad, Szeged, Budapeszt, Żylinę, Katowice, Częstochowę i kończy się tam, gdzie zaczyna, czyli w Warszawie. Wewnątrz jest kawałek Białorusi, całkiem sporo Ukrainy, przyzwoite i porównywalne przestrzenie Rumunii i Węgier, prawie cała Słowacja i skrawek Czech. No i jakaś jedna trzecia Ojczyzny. Nie ma Niemiec, nie ma Rosji – co przyjmuję z pewnym zdziwieniem, ale też z dyskretną atawistyczną ulgą. (Stasiuk, 2000, p. 85-86)

Mon Wołowiec est séparé de Varsovie par quelque chose comme trois cents kilomètres à vol d'oiseau. Impossible de résister à la tentation, je trace un cercle de trois cents kilomètres autour de Wołowiec pour délimiter mon Europe du centre. Le trait passe plus

8. *Zawód – podróżnik na południe*. Andrzej Stasiuk, 2009.

9. Il s'agit de la région nommée Podlachie, située dans la partie orientale de la Pologne et la Biélorussie occidentale.

ou moins par Brest-Litovsk, Rivne, Tchernivtsi, Cluj-Napoka, Arad, Szeged, Budapest, Žilina, Katowice, Częstochowa, pour se terminer là où il commence et donc à Varsovie. Au centre se trouve un morceau de Biélorussie, une surface non négligeable d'Ukraine, des espaces signifiants de dimensions équivalentes de Roumanie et de Hongrie, la Slovaquie presque dans son entier et une parcelle de Tchéquie. Et, bien évidemment, un tiers de ma patrie, la Pologne. Pas d'Allemagne, pas de Russie, constatais-je avec un certain étonnement, mais aussi avec un soupçon de soulagement atavique. (Stasiuk, 2007, p. 84)

Mais dans *Wschód*, Stasiuk se rend à encore plus à l'Est, suivant un itinéraire intime qui l'arrache à son espace familial, à l'occasion de déplacements en Orient, dont les dates sont difficiles à préciser, parce que dans leurs descriptions le présent et le passé se confondent. Les limites entre le réel et l'onirique s'effacent. En racontant ses voyages à l'Est, Stasiuk ne respecte pas la chronologie, il met sur le même plan les souvenirs et ses expériences actuelles. C'est un guide qui nous fait visiter des pays réels, mais la façon dont il les présente fait de cette présentation une chronique qui suggère plutôt un univers, crée une image. L'Orient de Stasiuk est physique et métaphorique, il embrasse des géographies, des cultures différentes et l'Histoire. Stasiuk entreprend un voyage en Mongolie et en Chine, cependant il évite la Russie, à l'exception de quelques incursions sur le territoire russe, mais il n'est pas difficile de remarquer son aversion, souvent ouvertement déclarée, à l'égard de la Russie. En racontant son voyage en train, il note :

Siedziałem tyłem do kierunku jazdy. Z trwogą pomyślałem o podróży transsyberyjską w pełnym wymiarze. Tylko wszechmocny rosyjski piar był w stanie przedstawić to jako coś pociągającego. Bezdenna rosyjska dusza i jej kolejowa emanacja. To działało, bo tu i ówdzie szedł hyr, że trzeba, że wielkie przeżycie i prawie mistyka. Po sześciu godzinach chciało mi się tylko ziewać. (Stasiuk, 2014, p. 134)

J'étais assis dans le sens contraire à la marche du train. Je me disais que le trajet complet dans le Transsibérien devait être quelque chose d'effrayant. Seul un puissant voyagiste russe pouvait le recommander comme une expérience saisissante. Ah, l'éternelle âme slave et son émanation ferroviaire ! Habile ! Cela fonctionnait, car le bruit courait que c'était une expérience unique, voire mystique. Personnellement, au bout de six heures de voyage, j'avais envie de bâiller. (Stasiuk, 2017, p. 137)

Dans un langage cru, typique du journal de voyage, Stasiuk démythifie l'image de la Russie : la révolution et l'Église orthodoxe sont les deux symboles d'un empire dont la réalité est loin de correspondre au projet utopique.

Le voyage à l'Est est devenu une marque de fabrique, un emblème pour Stasiuk. C'est un « tourisme extrême » – l'un des Russes que l'écrivain rencontre caractérise sa destination de voyage en ces termes : « Ici il n'y que des ordures, de la saleté, du sable et du vent¹⁰ » (Stasiuk, 2017, p. 148). Aux oreilles de Stasiuk, ces mots sonnent comme de la « grande poésie ». La recherche des sensations fortes le pousse désormais de plus en plus vers l'Est. Même quand il conduit une voiture, il tourne souvent de façon instinctive dans la direction de la frontière orientale. Vers le fleuve, vers la vallée primitive, vers le vide qui incarne l'absence de la gangrène qui ronge les banlieues, cet univers fait de tôle, plein de plastique et de pacotille. Stasiuk est en quête de ce qui est originel et permanent dans ce paysage. L'Orient, pour Stasiuk, c'est l'expérience première et infantile du voyage :

Pakowałaś mnie w becik i bajda na wschód. Tymi ciężarówkami z żelazną drabinką, którymi chłoporobotnicy wracali z pracy. I my między nimi [...] Na wschód. Żeby jak Anteusz mógł dotknąć tamtych ziem. [...] I teraz ilekroć widzę Bug, to cofam się w czasie. Odzyskuję siły. Myślę, że mógłbym to wszystko, co się wydarzyło, zapamiętać od nowa, jeszcze mocniej. (Stasiuk, 2014, p. 71-72)

Tu m'emmitouflais dans ma couverture de bébé, et en route vers l'est ! Dans les camions avec une petite échelle en fer, que les paysans-ouvriers empruntaient pour rentrer de l'usine. Et nous au milieu. [...] À l'est. Afin que je puisse, tel Antée, fouler cette terre. [...] Il me suffit de voir les flots du Bug pour remonter dans le temps. Reprendre des forces. Je me dis que tout ce passé-là, je pourrais le faire revivre de nouveau, plus efficacement. (Stasiuk, 2017, p. 71)

Les voyages de Stasiuk en Orient – sur les traces de son enfance – touchent les frontières de l'empire russe. L'écrivain les franchit mais il les laisse loin derrière lui pour des pays plus lointains : la Chine et la Mongolie, dont les espaces sont marqués par la sensation de l'infini et de l'absolu. Vu de cette manière, l'Est est un pays de miracles : « Tu entres à l'aube dans un petit village, et on te reçoit comme on devrait recevoir un pèlerin¹¹ » (Stasiuk, 2017, p. 81).

10. *Tutaj są tylko śmieci, brud, piasek i wiatr*, STASIUK, 2014, p. 144.

11. *Wchodzisz o świcie do małego miasteczka i goszczą cię tak, jak powinno się gościć wędrowca*

Ce souvenir d'un garçon de onze ans provoque chez le Stasiuk adulte l'envie de revoir l'Orient, de le humer, d'y recueillir des images, des sensations pour les confronter avec les souvenirs réels et imaginaires. C'est un voyage sentimental, à la recherche de la jeunesse et des émotions intimes. En voyageant et en écrivant, l'écrivain revisite les espaces et effectue un voyage dans le temps qui lui permet de rejoindre son enfance orientale, sa jeunesse marquée par l'expérience de la Pologne communiste. Andrzej Stasiuk fait son voyage sans jamais oublier l'histoire, sans jamais se débarrasser de la mémoire. Il interroge les habitants sur le passé, pour en garder la mémoire, ne serait-ce qu'à travers la fiction. Dans ce dernier ouvrage, il reconstitue le temps comme il l'avait déjà fait dans *Fado* :

Wyjeżdżam za południową albo wschodnią granicę, wracam po tygodniu albo dwóch i próbuję ustalić, co zdarzyło się naprawdę, a co było fikcją. Zza jednolitej materii świata przezierają zbląkane zdarzenia. Czas pęka, rozłazi się i, żeby nie zwariować, wciąż trzeba go odtwarzać. Ta kruchość, ulotność, nietrwałość czasu to specyfika moich stron. (Stasiuk, 2006, p. 12-13)

Je franchis la frontière au sud ou à l'est, puis je reviens au bout d'une semaine ou deux et j'essaie de faire la part entre ce qui s'est vraiment passé et ce qui était de la fiction. Des événements errants transparaissent derrière la matière homogène du monde. Le temps éclate, se disperse et il faut recréer sans cesse pour ne pas devenir fou. Cette fragilité du temps, cette fugacité, cette évanescence, c'est la spécificité de mon pays. (Stasiuk, 2009, p. 14-15)

En voyageant et en écrivant Stasiuk ne se réconcilie pas avec le présent. L'authenticité du monde, la vérité de l'expérience, il les cherche dans le temps passé. Son unique souci est celui du passé et il voyage pour le documenter et pour en garder la mémoire. Le but de ses voyages est donc la remémoration, le retour au temps perdu. En Orient, il voit s'effacer les frontières entre l'Histoire et le récit : la remémoration des mêmes films, des mêmes symboles construit la mémoire collective. En se servant des images et non des frontières, il réalise que la surface géographique et la notion d'Orient sont toutes les deux extrêmement vastes. En allant vers l'Est on perçoit le caractère changeant de cet espace, son altérité, mais on reconnaît également son caractère familier. Stasiuk poursuit tout ce qui unit et intègre spirituellement des univers séparés physiquement. Ces univers sont unis

[...], STASIUK, 2014, p. 81.

par des expériences communes (angoisse, communisme, incompréhensible rêve de modernité), mais en même temps indépendantes et parallèles. Stasiuk vérifie et confirme son histoire, sa biographie, met en valeur le monde passé et suspend le cours du temps. « J'ai perdu la notion du temps. Je suivais le même petit chemin qui, à présent, partait vers le vaste monde¹² » (Stasiuk, 2017, p. 269).

Le voyage reste toujours suspendu dans un autre temps, qui suit un autre rythme, et sa dynamique change avec la distance – être en voyage signifie pour Stasiuk être au-delà du temps. En voyageant en Orient, A. Stasiuk se confronte à la fuite du temps mais, en même temps, il freine son cours. Cependant, il y a en l'écrivain-voyageur l'impératif de découvrir de nouvelles images. Ce besoin de voir l'Oural, une yourte mongolienne, des millions de Chinois, vient du refus de l'Occident et de l'Europe qui sont, pour lui, trop petits, trop familiers, qui ne représentent plus aucun défi. L'histoire qu'il crée est un récit sur une région fondée sur des expériences communes et des coutumes et non sur des critères politiques ou économiques, secondaires à ses yeux : « Il suffit de regarder ces falsifications vulgaires qu'elles [les géographies politiques ou économiques] produisent pour se faire une idée de leur véritable valeur¹³ » (Andruchowycz & Stasiuk, 2007, p. 129). Le refus de l'Occident se manifeste dans les parties de son essai où il évoque les souvenirs liés à sa mère qui « aurait préféré l'Occident » comme lieu de vie et but de voyage pour son fils. Stasiuk est cependant attiré par l'authenticité majestueuse de l'Orient où il voit l'origine de son identité. L'Orient reste pour lui le signe de la permanence qu'il cherche à protéger contre l'oubli. Stasiuk lui-même se présente comme un chantre de la mémoire et de l'origine :

[...] Zapadam się w pamięć, wracam do początków, wracam na Wschód, chociaż nigdy go nie opuściłem, ponieważ tylko głupcom może się wydawać, że prawdziwe życie jest gdzie indziej. A prawdziwe życie zawsze jest tu, w samym środku. (Stasiuk, 2014, p. 56)

Il suffit de goûter à l'un de ces plats pour [...] m'abîmer dans ma mémoire, retourner aux origines... à l'Est, alors même que je ne l'ai jamais quitté, car seuls les imbéciles peuvent croire que la vraie vie est ailleurs. Or la vraie vie est toujours ici, au centre. (Stasiuk, 2017, p. 56)

12. *Straciłem poczucie czasu. Szedłem tą samą ścieżką, która teraz wiodła gdzieś z głębi świata,* STASIUK, 2014, p. 260.

13. *Wystarczy spojrzeć na wulgarne falsyfikaty, które sporządzają te kartograficzne przybłędy, by zdobyć pojęcie o ich prawdziwej wartości. Przypominają cienie na brudnej szybie i niewiele dłużej trwają [...],* ANDRUCHOWYCZ & STASIUK, 2000, p. 134.

Bibliographie

Œuvres

ANDRUCHOWYCZ Jurij & STASIUK Andrzej, 2000, *Moja Europa. Dwa eseje o Europie zwanej Środkową* [Mon Europe. Deux essais sur l'Europe du centre], Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 160 p.

ANDRUCHOWYCZ Jurij & STASIUK Andrzej, 2007 [2004], *Mon Europe. Essais*, trad. de l'ukr. par MALANCHUK Maria et du polonais par LAURENT Maryla, éd. Noir sur Blanc, Montricher, 160 p.

KUNDERA Milan, 1979, *Život je jinde*, Sixty-Eight Publishers, Toronto, 365 p.

KUNDERA Milan 2013, *Žycie jest gdzie indziej*, trad. du tchèque par ILLG Jerzy, Wydawnictwo W.A.B., Varsovie, 460 p.

KUNDERA Milan, 1973, *La Vie est ailleurs*, trad. du tchèque par Kerel François, (édition revue en 1985 et 1987), Gallimard, Paris, 468 p.

STASIUK Andrzej, 2006, *Fado*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 176 p.

STASIUK Andrzej, 2009, *Fado*, trad. du polonais par ZAREMBA Charles, Christian Bourgois, Paris, 182 p.

STASIUK Andrzej, 2014, *Wschód*, Wydawnictwo Czarne, Wołowiec, 304 p.

STASIUK Andrzej, 2017, *L'Est*, trad. du polonais par CARLIER Margot, Actes Sud, Arles, 318 p.

Critique

GEERTZ Clifford, 1973, *The Interpretation of Cultures*, Basic Books, New York, 478 p.

GEERTZ Clifford, 2005, *Interpretacja kultur. Wybrane eseje*, [L'Interprétation des Cultures. Essais choisis], trad. de PIECHACZEK M.M., Wydawnictwo Uniwersytetu Jagiellońskiego, Cracovie, 533 p.

TODOROV Tzvetan, 1993, *On Human Diversity. Nationalism, Racism and Exoticism in French Thought*, Harvard University Press, Cambridge Mass, 424 p.

TODOROV Tzvetan, 1989, *Nous et les autres. La Réflexion française sur la diversité humaine*, Seuil, Paris, 464 p.

Dans son livre *Wschód* [Orient], Andrzej Stasiuk soutient qu'il a toujours voyagé à l'Est. Comme ses voyages, les écrits de Stasiuk sont une forme de documentation du monde et d'exploration de ses nuances, de ses couleurs et de ses différences. Dans cet article notre attention se portera sur la géographie des textes de Stasiuk, sur la représentation de l'Est de l'Europe, considéré comme marge du Vieux Continent. Mon but est d'expliquer ce que l'Est représente pour Stasiuk du point de vue culturel, mental, voire politique. L'expérience littéraire et celle du voyageur invitent à réfléchir sur la nouvelle géographie de l'Europe après 1989 et sur son identité.

Mots-clefs : voyage, Est, Orient, Stasiuk, identité.

Wschód *Andrzeja Stasiuka*

W swojej książce Wschód Andrzej Stasiuk twierdzi, że wciąż podróżował na wschód. Podobnie jak podróże, pisma Stasiuka są formą dokumentacji oraz eksploracji niuansów, kolorów i różnic, które można rozpoznać w świecie. W prezentowanym tekście skupiam się na geografii tekstów Stasiuka, na reprezentacji Europy Wschodniej uważanej za margines Starego Kontynentu. Celem mojego artykułu jest wyjaśnienie, czym jest Wschód według Andrzeja Stasiuka z kulturowego, mentalnego, a nawet politycznego punktu widzenia. Doświadczenie literackie i podróżnicze zachęca do refleksji nad nową geografją Europy po 1989 r. oraz namysłu nad jej tożsamością.

Słowa kluczowe: podróż, Wschód, Stasiuk, tożsamość.

East of *Andrzej Stasiuk* (2014)

In his book East Andrzej Stasiuk claims that he was still traveling east. Just like traveling, Stasiuk's writings are a form of documentation and exploration of nuances, colors and differences that can be recognized in the world. In the presented text I focus on the geography of texts by Stasiuk, on the representation of Eastern Europe considered as the margin of the Old Continent. The purpose of my article is to explain what the East according to Andrzej Stasiuk is from a cultural, mental and even political point of view. Literary and travel experience encourages reflection on the new European geography after 1989 and reflection on its identity.

Keywords: travel, Orient, identity.